

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Band:** - (1988)  
**Heft:** 2-3

**Artikel:** Interpretier  
**Autor:** Molino, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870856>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

JEAN MOLINO

## INTERPRETER

### 1. QUELLE MÉTAPHYSIQUE POUR LES SCIENCES HUMAINES ?

Y a-t-il un texte dans la classe ? Telle est la question à laquelle nous somme de répondre M. Dertyfish (Derrida-Rorty-Fish). Le paradigme dominant, ou du moins celui dont on parle le plus dans les sciences — sciences de la nature comme sciences humaines — est un paradigme anti-réaliste. Il en existe plusieurs versions, fortes ou faibles, mais, plutôt que de faire un panorama, il vaut mieux s'adresser directement à la version la plus forte, celle de R. Rorty, de Stanley Fish et de certains de leurs disciples extrémistes, parce qu'elle constitue la forme extrême et pure de la métaphysique qui, plus ou moins clairement, plus ou moins directement, inspire les épistémologues d'aujourd'hui. Cette *koinè* philosophique post-analytique et post-moderne, qui ne correspond pas nécessairement à la version du monde implicite des savants, repose sur les thèses suivantes :

1. Anti-réalisme, c'est-à-dire que ni les entités posées par les théories scientifiques ni les propriétés et relations qui leur sont attribuées n'existent indépendamment de notre cadre d'enquête. Il n'y a dans l'expérience ni entités théoriques réelles ni natures ou essences dont l'enquête devrait rendre compte. Nous n'avons jamais à faire qu'à ce que N. Goodman appelle des versions du monde et H. Putnam a proposé récemment un argument d'inspiration logique pour réfuter toute tentative de poser un rapport direct à l'objet.

2. Si nous ne pouvons préciser les contours d'un monde bien défini, c'est que nous percevons et construisons le monde à travers un « schème conceptuel ». Il s'agit là d'une variante parmi d'autres du thème — kantien ! — selon lequel notre expérience repose sur la présence d'un filtre de nature anthro-

pologique au-delà duquel nous ne saurions aller puisqu'il constitue précisément notre seule modalité d'accès à l'expérience : vision du monde, socle épistémologique, tissu de croyances et bien d'autres variantes appartiennent à la même famille de concepts. Dans un article célèbre, D. Davidson a tenté de se débarrasser de la menace relativiste que recèle la dualité schème-réalité, mais il a seulement montré qu'on ne possédait « aucune base intelligible à partir de laquelle on peut dire que les schèmes sont différents » (Davidson, 1985) — ce qui est bien la plus paradoxale confirmation de la présence, au fondement du raisonnement, de l'idée même de schème conceptuel : au sein d'une langue, il est impossible de donner un sens à l'idée de diversité irréductible des langues et la seule conclusion philosophique à en tirer est que, comme on le comprend aisément, l'affirmation du relativisme constitue bien une thèse métaphysique.

3. Dans ces conditions, il est impossible de parler de vérité ou d'objectivité au sens d'une adéquation à une réalité dont on ne saurait rien connaître. En dernier ressort, la vérité doit laisser la place à des procédures d'agrément au sein d'une communauté. C'est le grand mérite des relativistes extrêmes que de mettre en évidence la nécessité de substituer à la vérité-adéquation une vérité construite et garantie par la culture : les autres solutions proposées au problème de la vérité ne sont que des solutions illusives — vérité comme vérification ou acceptabilité rationnelle idéalisée, etc. — car soit elles retiennent implicitement un élément d'objectivité et l'on est ramené à la vérité-adéquation, soit elles sont fidèles à leur refus du réalisme et elles ne reposent alors ultimement que sur l'agrément de la communauté.

4. Les différentes théories qui visent à décrire un aspect de notre expérience sont donc, dans le temps comme dans l'espace, sans communication possible : il y a incommensurabilité des analyses et des modèles.

Ces brèves considérations philosophiques sembleront sans doute à première vue fort éloignées des préoccupations du praticien en sciences humaines et du critique littéraire. Il suffit d'un instant de réflexion pour s'apercevoir que ces thèses sont bien, de façon plus ou moins explicite, la justification dernière des diverses formes de la critique déconstructionniste : elles

constituent le credo affiché de notre interlocuteur privilégié, M. Dertyfish, mais exercent leur influence sur l'ensemble des sciences humaines. La tradition européenne du relativisme historiciste et marxiste a rejoint la tradition anglo-saxonne de l'empirisme et du pragmatisme et leurs eaux mêlées conduisent à une métaphysique dont la devise nous répète : « Il n'y a que le dialogue » (Rorty, 1985a). La situation est donc la même dans les diverses disciplines : en physique, en anthropologie comme en critique littéraire, il n'existe pas d'entité objective indépendante de notre perception. Il n'y a pas de texte dans la classe, pas d'ion, de quark, de muon ou de méson dans le monde qui n'est que ma représentation.

Si le relativisme pragmatique est partout présent, c'est que la réflexion philosophique et scientifique baigne, depuis longtemps, dans un idéalisme qui est devenu quelque chose comme le milieu naturel du penseur moderne, et cela depuis Descartes. Il est entendu que l'on part de la pensée ou de notions purement idéelles — la vérité, la référence, la théorie scientifique — pour tenter de retrouver le monde et l'être. Or, comme le montrent les aventures de la philosophie post-cartésienne, de Malebranche à Berkeley, aussi bien que les développements de l'idéalisme post-kantien, de Fichte à Schelling et Hegel, lorsqu'on part de la seule pensée, l'expérience philosophique prouve qu'on ne saurait jamais rejoindre ce qui existe hors de la pensée. Rien n'est plus significatif, à cet égard, que l'évolution de H. Putnam, qui, parti du réalisme scientifique, a été amené, par l'utilisation exclusive de notions idéelles ou symboliques, à ce récent « réalisme interne » qui n'a plus de réalisme que le nom, car il ne saurait y avoir de réalisme interne. Que prouvent les deux longues analyses auxquelles se livre Putnam dans son récent ouvrage *Raison, vérité et histoire* — l'histoire des cerveaux dans la cuve et de la confusion indiscernable des cerises et des chats —, sinon qu'en utilisant les seules notions de vérité et de référence interne, associées au formalisme de la logique des prédicats, on ne peut sortir de la cuve et on ne peut distinguer les cerises des chats ? Ces analyses, comme les développements de Quine sur l'impossibilité de la traduction radicale, oublient une seule chose, c'est que notre rapport au monde n'est pas purement idéal ou symbolique : « Ce n'est pas l'Être pur qui s'offre à nous dans l'expérience, c'est l'être des



substances concrètes dont les qualités sensibles affectent nos sens. On peut donc dire que l'existence accompagne toutes nos perceptions, car nous ne pouvons appréhender directement d'autres existences que celles des qualités sensibles, et nous ne pouvons en appréhender aucune que comme un existant » (Gilson, 1947, p. 226). Notre relation au monde est en même temps théorique et pratique, au double sens de la réceptivité et de l'activité : nous interagissons sans cesse avec les êtres qui nous entourent. Pour reprendre les deux termes que vient de proposer Ian Hacking, nous représentons le monde et nous intervenons dans le réel (Hacking, 1983). Le seul point de départ fondé pour la réflexion philosophique et scientifique est donc le postulat réaliste qui pose l'existence d'un monde et d'hommes qui ont avec ce monde la double relation de représentation symbolique et de participation active. Toutes les notions utilisées dans l'analyse de la connaissance ont une double dimension, symbolique et pratique. Mais il convient de distinguer deux aspects du réalisme, dans lesquels les deux composantes jouent un rôle différent : il y a d'un côté le réalisme des entités et de l'autre le réalisme des théories. Le réalisme des entités affirme l'existence indépendante des objets de notre expérience courante, mais sans ramener cette existence à la connaissance directe que nous en avons (phénoménisme) ni la poser comme correspondant exactement aux modèles scientifiques que nous en construisons (physicalisme). La valeur de ce réalisme n'apparaît nulle part mieux que dans le cas des objets produits par le travail humain : faire une table, écrire un texte, c'est ajouter à l'inventaire du monde un nouvel être dont l'autonomie est garantie par le processus de production qui, comme dans la naissance d'un nouvel organisme, la sépare de son créateur. La présence des œuvres humaines est bien, comme le soulignait Vico, l'expérience irréductible dans laquelle nous ne pouvons mettre en doute le réalisme des objets existant à notre échelle. Par ailleurs, ce réalisme des entités transforme totalement la position du problème, cher à Quine, de l'inscrutabilité de la référence : car notre rapport au lapin de la tribu dont nous ne connaissons pas le langage n'est pas purement symbolique, épuisé par le langage et la *deixis* ; il se construit en même temps dans la chasse, dans la mort du lapin que l'on vide, que l'on pèle, que l'on mange ; et l'on voit ainsi combien le pragma-

tisme relativiste de Quine est peu pratique, faisant abstraction de l'activité qui nous lie au monde. Il est permis d'adopter le réalisme des entités sans accepter pour autant un réalisme absolu des théories : les théories scientifiques sont bien des constructions symboliques qui ont pour but de représenter des entités, des propriétés et des relations, mais il n'est nullement nécessaire qu'elles soient absolument vraies. Et c'est la notion de vérité qui est ici en question, car la double dimension — symbolique et pratique — de notre rapport à l'objet nous contraint à récuser les deux modèles antithétiques de la vérité, la vérité comme image de l'être et la vérité comme accord d'une communauté humaine (nous laissons de côté la conception tarskienne de la vérité, qui est neutre à cet égard parce que purement formelle : ce n'est donc pas, au sens courant du terme, une théorie de la vérité). La vérité ne saurait être conçue comme accord dans une communauté — selon le projet de M. Dertysfish — que si les êtres humains sont des êtres dont l'essence consiste à parler : tout doit donc commencer et finir, sinon par des chansons, du moins par des conversations. Il faut souligner l'importance de ce modèle dialogique de la vérité, car il est le seul aboutissement logique de toute épistémologie non réaliste : les conceptions vérificationnistes comme les conceptions de la vérité-idéalisation (Putnam) conduisent nécessairement à une légitimation sociale de la connaissance. Si l'on veut échapper à ce réductionnisme sociologique, il n'y a qu'un moyen, c'est de reconnaître la présence d'une composante réaliste dans la connaissance. Le postulat du réalisme s'accompagne d'une ontologie générale et diversifiée : il existe des entités relativement stables, et non seulement les objets de l'expérience courante, mais encore les entités théoriques posées par la physique ou la chimie, à partir du moment où un certain nombre d'expériences convergentes en rendent l'existence assurée. Et sans doute une des difficultés majeures des sciences humaines vient-elle de ce que l'on n'arrive pas à dégager des entités théoriques stables et consistantes. Par ailleurs, ces entités possèdent des propriétés, elles aussi stables ; la réflexion récente sur les espèces naturelles a rappelé qu'il n'est pas scandaleux de parler de propriétés essentielles d'une espèce naturelle — ici encore dans le cadre d'une relative stabilité temporelle : les propriétés de l'or ou de la baleine sont en relation directe avec

une structure interne qui n'est pas le résultat arbitraire de notre construction théorique.

Dans cette perspective, la vérité se situe à la rencontre de nos constructions symboliques et de la réalité du monde. C'est ici qu'il faut tenir les deux bouts de la chaîne sans se laisser entraîner à la recherche d'une introuvable définition logique de la vérité. Car la vérité n'est pas une relation logique entre propositions ou entre une proposition et un réel exhaustivement connu ; il faut lui substituer la notion de jugement de vérité, c'est-à-dire que la vérité est le résultat d'une élaboration symbolique complexe, mais qui nous met toujours en relation avec le réel. Quelle que soit la difficulté qu'il y ait à penser cette double nature, elle est le seul moyen de donner un sens constructif à la connaissance et il est clair qu'il faut, ici encore, faire usage du décrochage qu'implique le principe du réalisme ; nous ne pouvons pas penser le rapport de la connaissance au réel en restant enfermé dans le solipsisme où s'est retranchée la tradition philosophique occidentale depuis quatre siècles : penser le rapport de la connaissance au réel oblige à poser un modèle de l'activité humaine — théorique et pratique — qui se place nécessairement en dehors de cette connaissance et fait de la connaissance une réalité naturelle. Mais cette réalité n'est pas justiciable d'une analyse naturaliste, c'est-à-dire d'un réductionnisme qui refuse la spécificité des activités pratiques et symboliques. Seuls les modèles évolutionnistes de la connaissance (Popper, Lakatos) — précisément parce qu'ils pratiquent ce décrochage — donnent une idée de la seule voie dans laquelle, en l'état actuel, se combinent et se concilient les deux composantes réaliste et symbolique de la connaissance.

Pourquoi ce hors-d'œuvre métaphysique ? se demandera peut-être le lecteur. Il s'agit moins de le convaincre que de lui faire prendre conscience de la relativité de ce relativisme qui est devenu comme le bon sens d'aujourd'hui : le relativisme ne va pas de soi. Il n'est pas évident que nous soyons enfermés dans des visions du monde, dans des constructions symboliques, dans des sphères de pensée incommunicables, à travers lesquelles nous n'aurions que des « versions » (N. Goodman) d'un monde inconnu et inconnaissable dans sa vérité. Car ce que nous cherchons, ce n'est pas la vérité du monde, mais sa réalité. Nos constructions symboliques sont distinctes, aussi bien dans

l'espace que dans le temps, mais elles ne sont pas incommensurables : il est de fait que, malgré leurs différences, les langues sont traduisibles l'une dans l'autre, comme les successives théories scientifiques. Oui, il y a un texte dans la classe, exactement comme il y a des étudiants, une salle et un professeur, et pourquoi le texte existerait-il moins que ce qui l'entoure ?

## 2. SCIENCES HUMAINES ET SCIENCES DE LA NATURE

Sur notre longue route, nous rencontrons, après un problème métaphysique, un problème épistémologique : admettons que les textes existent aussi solidement que les chaises, les tables ou les êtres humains ; existent-ils cependant de la même façon ? Il s'agit ici du problème posé par les relations entre les sciences humaines et les sciences de la nature : peut-on, doit-on utiliser les mêmes méthodes si les domaines ont une réalité distincte et sont irréductibles l'un à l'autre ? Il est clair que la question n'est pas résolue et que l'on retrouve constamment, sous des formes diverses, les grands types de solution, que l'on ramènera à trois orientations fondamentales : les réductionnismes d'inspiration naturaliste, la séparation qui vise à marquer les particularités des deux espèces d'enquête scientifique, enfin la réunion des deux démarches au sein d'une épistémologie plus « molle » qui tend à rapprocher les sciences de la nature des sciences humaines.

La solution naturaliste est, bien évidemment, à mettre en relation avec les succès des sciences de la nature depuis le XVII<sup>e</sup> siècle : les méthodes de la physique expérimentale sont apparues comme les seules méthodes rigoureusement scientifiques, dont l'application a permis de conquérir sans cesse de nouveaux territoires à la connaissance et à la technique. Dès les premières victoires de la physique nouvelle, des synthèses philosophiques ont, d'une façon plus ou moins claire, annexé le monde humain au territoire des sciences de la nature : la physique cartésienne, comme on le voit chez Hobbes, conduit directement à un mécanisme généralisé qui s'applique aussi bien au psychisme humain qu'aux mouvements de la matière. Ce sont donc les méthodes des sciences de la nature qui peuvent

seules conduire à une connaissance effective des faits humains : les sciences humaines sont, en droit sinon en fait, réduites à n'être que des provinces attardées de la Science, que seule l'application des mêmes méthodes mènera au succès. Ce naturalisme s'accompagne souvent de matérialisme, mais la liaison entre les deux n'est pas nécessaire ; par ailleurs, la réduction aux sciences de la nature se fait en prenant comme modèle des disciplines différentes, ici la mécanique, d'un autre côté la chimie, l'électricité, la physiologie ou la théorie de l'évolution. Mais l'essentiel consiste dans l'assimilation des sciences humaines aux sciences de la nature, fondée sur le principe d'une identité fondamentale des deux ordres de réalité : les faits humains ne jouissent d'aucun privilège d'extraterritorialité par rapport aux phénomènes du monde physique et rien n'autorise à concevoir « l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire » (Spinoza). Je rappellerai deux versions parmi d'autres du naturalisme réductionniste : la version de Taine et la version plus récente du néo-positivisme. L'œuvre de Taine intéresse particulièrement les spécialistes du texte, car précisément elle est tout entière consacrée à l'étude des formes symboliques que sont l'art et la littérature, et c'est dans l'Introduction à son *Histoire de la littérature anglaise* que l'on trouve une des formulations les plus claires de son programme. Celui-ci se construit en deux étapes : les faits humains sont essentiellement d'ordre psychologique et les sciences morales ont donc comme ultime fondement la psychologie ; en second lieu, la psychologie doit se soumettre au principe du déterminisme universel, selon lequel tout fait a une cause qui suffit à le produire. D'où la déclaration célèbre dans laquelle Taine résume, de manière provocante, son programme : « Que les faits soient physiques ou moraux, il n'importe, ils ont toujours des causes ; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. » L'analyse des faits humains remonte des causes secondaires aux causes dominantes qui sont, selon Taine, au nombre de trois : la race, le milieu, le moment. Pour rendre compte d'une création littéraire, il suffit, grâce à l'enquête historique, de mettre en



évidence la faculté maîtresse de l'écrivain. L'exemple de Taine nous semble significatif, car il témoigne de l'abîme qui sépare, dans les différentes espèces de réductionnisme, le programme théorique des résultats obtenus ; on n'ose guère se réclamer de lui aujourd'hui, alors que tout un pan des recherches en sciences humaines se fonde sur des constructions analogues : les diverses formes de réductionnisme d'inspiration marxiste, sociologique ou psychanalytique reposent sur les mêmes principes a priori qui font disparaître la spécificité des faits humains. Il s'agit là d'une analyse « allégorique » dont on s'aperçoit, à quelques années de distance, qu'elle n'éclaire pas les textes précisément parce qu'elle est toujours restée en dehors d'eux.

Le néo-positivisme constitue une deuxième version du réductionnisme naturaliste ; et cette fois, non dans un sens ontologique comme chez Taine — les faits humains sont des faits physiques en droit comme les autres —, mais dans un sens épistémologique : il n'y a de connaissance proprement dite que celle qui se construit selon le modèle de la théorie néo-positiviste de la signification et de la vérité. Notre propos n'est pas d'exposer les développements du néo-positivisme mais de rappeler ses positions de départ, caractéristiques du réductionnisme en général. On pourrait résumer ces positions sous forme de thèses :

1. Il n'existe que des propositions analytiques et des propositions synthétiques.

2. Les propositions analytiques sont tautologiques.

3. Les propositions synthétiques n'ont de sens et ne sont donc susceptibles de vérité et de fausseté que si elles sont réductibles à des propositions élémentaires exprimant des observations vérifiables (critère de vérification). Nous aurons ainsi un critère de démarcation entre des propositions qui ont un sens et des propositions dénuées de sens : les énoncés moraux, métaphysiques ou littéraires sont ainsi exclus du champ de la signification ; ils peuvent avoir une valeur émotive mais n'ont aucune valeur cognitive. Si l'on veut constituer une authentique science des faits humains, on ne saurait le faire sans se fonder sur des observations vérifiables portant sur des faits du même ordre que les faits étudiés par les sciences de la nature. On comprend alors comment les sciences humaines doivent, de gré ou de force, se situer dans un cadre béhavioriste, comme



cela apparaît clairement dans les tentatives opérées, aux Etats-Unis surtout, pour faire entrer les sciences sociales dans le système néo-positiviste des sciences : c'est le cas de la tentative d'E. Nagel, qui, dans son ouvrage *The Structure of Science* (1961), cherche à montrer qu'aucun obstacle n'empêche, en droit, d'appliquer le même modèle d'analyse aux sciences de la nature et aux sciences sociales. Le retard de ces dernières ne semble s'expliquer que par les difficultés sociales et culturelles qui s'opposeraient à une étude « objective » des faits humains. Mais ce décalage inexplicable est bien la preuve que le modèle est inadéquat — et l'évolution du néo-positivisme a peu à peu montré qu'il était aussi inadéquat pour les sciences de la nature. Cependant, la prégnance du réductionnisme néo-positiviste est si forte qu'on en trouve les traces là où on s'y attendait le moins, dans la théorie littéraire. Lorsque, dans leur manuel classique, R. Wellek et A. Warren définissent la littérature, ils la caractérisent comme l'autre de la science conçue selon le modèle néo-positiviste : son langage s'oppose au langage de la science comme l'émotion à la logique et la connotation à la dénotation, tandis que ses propositions ne sont pas des propositions logiques et ne sont donc pas littéralement vraies. Le trait propre au réductionnisme est de ne concevoir qu'un seul type de démarche scientifique applicable à un seul type de phénomènes : les sciences humaines n'ont qu'à se soumettre ou à se démettre.

C'est précisément l'intérêt majeur de la longue querelle qui s'est développée dans l'Allemagne de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> que d'avoir affronté le problème épistémologique posé par les sciences de l'homme : la spécificité intuitivement apparente des faits humains n'oblige-t-elle pas à poser l'existence d'une méthode différente et indépendante de celle des sciences de la nature ? Sans reprendre les apports de tous ceux qui ont réfléchi à ces questions, de Dilthey à Max Weber en passant par Windelband, Rickert ou Jaspers, nous voudrions seulement rappeler les caractères spécifiques des faits humains qu'ils ont contribué à mettre en évidence et que l'on peut présenter sous la forme de couples de concepts opposés, dont l'un renvoie aux faits physiques et l'autre aux faits humains : individuel/général ; valeur/fait ; intentionalité/absence d'intentionnalité ; historicité/stabilité temporelle :

1. Alors que, selon la formule célèbre, il n'y a de science que

du général, les faits humains se présentent à nous d'abord sous leur aspect individuel. Dans tous les domaines, les objets sont singuliers et je m'intéresse d'abord à leur unicité : je veux savoir pourquoi Napoléon a agi de cette façon ou ce qu'est la Renaissance. Même quand il s'agit de phénomènes collectifs ou globaux, c'est la singularité de leur physionomie qui demande explication, alors que je ne tiens compte, en physique ou en chimie, que des propriétés générales de l'or ou du chlore et non de cette pépite qui s'est, ce jour-là, trouvée sous mes pas. L'individualisme méthodologique dans les sciences sociales semble bien répondre au mode même d'existence de leur objet.

2. Cette présence de l'individu et du singulier est aussi à mettre en relation avec l'historicité des faits humains. La physique classique, sous la forme idéalisée qu'elle a prise dans la synthèse de Laplace, décrit un système déterministe dans lequel tous les processus sont, en droit, réversibles tandis que, dans le domaine humain, non seulement les processus apparaissent comme irréversibles mais encore il n'y a pas d'entité stable et bien définie qui puisse servir de point de départ à la description.

3. Le monde physique nous met en face de faits objectivement analysables, tandis que le monde humain fait intervenir des valeurs : non seulement mon activité est orientée par des valeurs, mais encore, lorsque je m'intéresse à un phénomène humain, j'opère une sélection fondée sur les valeurs, et enfin ce sont les valeurs privilégiées par un individu ou une époque qui me permettent de lui donner un sens.

4. A cet égard, le rapport aux valeurs n'est qu'un aspect particulier de cette dimension irréductible de l'activité humaine qu'est l'intentionnalité : lorsque je parle, je veux dire quelque chose, même si je ne dis pas toujours exactement ce que je voulais dire, de même que, lorsque j'agis, je veux le plus souvent faire quelque chose, obtenir un résultat prévu. La notion d'intentionnalité est ici en partie détournée de son sens philosophique habituel (phénoménologique) : il s'agit de la propriété selon laquelle j'ai l'intention de (cf., pour une discussion récente, J.R. Searle, *L'intentionnalité*, 1983). Une conduite, une décision, un discours ne semblent pas pouvoir être correctement décrits si l'on ne fait pas intervenir les intentions de l'acteur.

C'est en se fondant sur l'existence de ces caractéristiques

propres à l'activité humaine que les théoriciens des sciences humaines ont tenté de construire des méthodes qui seraient indépendantes et différentes de celles des sciences de la nature. Il serait inutile de reprendre dans le détail les propositions d'un Dilthey, d'un Windelband, d'un Rickert ou d'un Max Weber, car elles ne sont que des variations particulières autour de ces thèmes : l'individualité, l'historicité, la valeur et l'intentionnalité. Or l'important n'est pas dans les théories ou dans l'élaboration à laquelle ont été soumises ces notions, mais dans le champ intuitif qu'elles délimitent : il n'y aura de science des faits humains que si l'on sait, d'une façon ou d'une autre, faire place à l'individu, à l'histoire, à la valeur et à l'intention. L'exemple de la micro-économie et de la théorie des jeux et de la décision montre bien qu'il ne s'agit pas d'intégrer directement le vécu individuel dans une construction théorique : toute la difficulté est précisément de mettre au point une version élaborée de ces notions qui, tout en préservant le noyau intuitif, les soumette à une élaboration qui donne prise à une analyse rigoureuse. En sens inverse, les avatars du structuralisme dans les sciences humaines ont clairement mis en évidence les insuffisances d'une méthode qui ne fait pas leur juste part aux quatre dimensions indiquées du fait humain. Si l'on veut aujourd'hui encore contribuer à l'édification d'une méthode spécifique des sciences humaines, il faut trouver le moyen d'y intégrer ces quatre dimensions.

Par un retour attendu du balancier, les relations entre sciences humaines et sciences de la nature ont, plus récemment, changé de sens : ce ne sont plus les sciences de la nature qui servent de modèle-repoussoir aux sciences sociales, mais au contraire les sciences de la nature qui se sont mises à flirter avec les sciences humaines. Le modèle néo-positiviste de l'enquête scientifique a été soumis à des critiques convergentes qui n'ont à peu près rien laissé intact, et tend à être remplacé par des modèles anti-réalistes et relativistes (Kuhn, Feyerabend). D'une façon à première vue paradoxale, la nouvelle image de l'activité scientifique fait intervenir les dimensions du fait humain dégagées tout à l'heure : l'histoire est là et la succession des grandes théories ou des grands paradigmes est plus proche d'une histoire des styles — styles de pensée ou de raisonnement (Hacking, 1985) — que du progrès continu et linéaire de la

tradition positiviste ; la valeur est présente à la racine de l'enquête scientifique et H. Putnam a récemment tenté de montrer que les sciences de la nature ne sauraient faire l'économie des jugements de valeur ; l'individu et ses intentions ont aussi leur place si l'on admet, avec N. Goodman, que nos théories scientifiques ne sont que des moyens parmi d'autres de construire des représentations du monde, versions infinies d'un original inconnaissable ou absent. Que signifie ce renversement des perspectives ? Il manifeste que la science ne peut plus être considérée comme un empire dans un empire, comme un objet transparent dont la finalité — connaître le monde dans sa vérité — épuiserait l'existence. La science ne jouit d'aucun privilège d'extraterritorialité ; c'est une activité humaine parmi d'autres et, en tant que telle, elle ne saurait se soustraire à l'organisation et aux structures de toute activité : c'est une production symbolique au même titre que l'art ou la littérature.

Mais s'agit-il du même type de production symbolique ? R. Rorty a récemment tenté de montrer que l'étude d'un échantillon de matière et l'étude d'un texte littéraire n'étaient pas fondamentalement différentes (Rorty, 1985b). L'étude scientifique d'un morceau de matière comprend les aspects suivants :

- I. Apparence sensorielle et situation spatio-temporelle.
- II. Essence réelle du point de vue de Dieu.
- III. Description dans le secteur de *notre* science « normale » qui est spécialisée dans l'étude de ce genre d'objets.
- IV. Description par un scientifique révolutionnaire — au sens de Kuhn — qui entend effectuer un changement de paradigme.
- V. Description dans une perspective extérieure à celle de la discipline spécialisée dans l'étude de l'objet.

De la même façon, l'étude d'un texte correspond aux aspects suivants :

- I. Traits phonétiques ou graphiques.
- II. Ce que répondrait, dans des conditions idéales, l'auteur aux questions de l'interprète formulées dans des termes qu'il pourrait comprendre immédiatement.
- III. Ce qu'il répondrait à des questions formulées dans *notre* langage et qu'il lui faudrait apprendre à réinterpréter.
- IV. Le rôle du texte dans la conception révolutionnaire que

quelqu'un peut se faire de la séquence à laquelle le texte appartient.

V. Le rôle du texte dans la conception que se fait quelqu'un d'autre chose que le genre auquel appartient le texte.

Il y a donc, dans une conception pragmatique de la science, un parallélisme presque parfait entre les deux pratiques. La seule différence se situe au niveau II : tandis qu'il est légitime, pour un texte, de s'interroger sur le sens voulu par l'auteur, il est impossible d'attribuer à un morceau de matière une essence réelle — qui correspondrait au point de vue de Dieu sur l'univers, car il n'existe que des essences nominales plus ou moins commodes et sur lesquelles s'entend, à un moment donné, la communauté scientifique. Nous avons déjà dit plus haut pourquoi il n'était pas aussi facile qu'on le dit aujourd'hui de se débarrasser du réalisme, mais ce qui nous intéresse ici est précisément la dissymétrie mise en évidence au niveau II : les textes, comme toutes les œuvres humaines, répondent à des intentions. Il apparaît clairement aussi que, quel que soit le choix méthodologique que l'on opère, il est nécessaire de respecter la structure ontologique distincte des faits physiques et des faits humains ; il est vrai que toute construction scientifique, qu'il s'agisse de sciences de la nature ou de sciences de l'homme, fait intervenir intentions et valeurs — ce que nous appelons, en un mot, le symbolique —, mais il demeure une différence essentielle : les sciences de l'homme ont le symbolique pour objet. Différence banale sans doute mais dont l'importance est trop souvent gommée et qu'il faut situer dans le cadre d'une sémiologie des formes symboliques.

### 3. LE SYMBOLE COMME OUTIL ET COMME OBJET

Les théoriciens allemands des sciences humaines isolaient, à côté de l'historicité et de l'individu, deux propriétés spécifiques du comportement humain, la présence d'intentions et de valeurs. Mais il est essentiel de souligner que, parallèlement ou à peu près, la micro-économie montrait comment une construction théorique au contenu non truistique pouvait intégrer ces deux propriétés sous une forme à la fois explicite et féconde dans la théorie du choix rationnel du consommateur : celui-ci



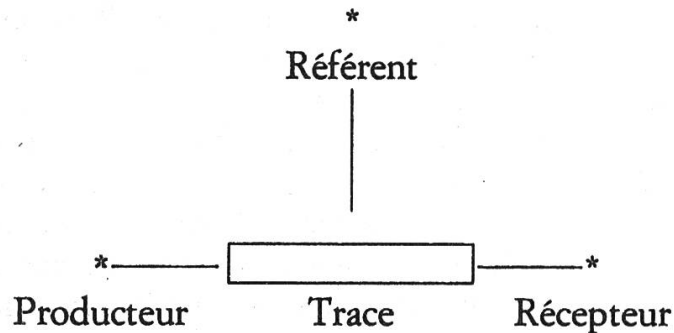
a des croyances — il a une représentation d'un ensemble de produits consommables et de contraintes financières qui limitent ses possibilités — ainsi que des désirs, qui apparaissent sous la forme de préférences. Intentions, valeurs sont donc présents dans une modélisation qui, grâce au critère d'optimisation, permet d'élaborer une théorie de la décision optimale, dont le domaine d'application est beaucoup plus large que le champ strict de la micro-économie classique. L'importance de ce modèle est capitale, bien qu'elle soit largement sous-estimée sinon ignorée en dehors de l'économie et, à un moindre degré, de la sociologie : la seule science humaine qui ait quelque prétention à la rigueur est précisément celle qui a réussi à intégrer dans son formalisme des propriétés spécifiques de la réalité humaine. Un des problèmes devant lesquels elle se trouve est d'étendre ce modèle de rationalité stricte en essayant de faire intervenir le contenu des croyances ainsi que la complexité et les contradictions des préférences.

Ces difficultés d'extension du modèle rejoignent les modifications qui se sont produites dans les autres sciences humaines, en attirant l'attention vers d'autres propriétés du fait humain. Le couple intentions-valeurs, qui est en même temps plus ou moins explicitement associé à une problématique de la liberté et du déterminisme, a peu à peu laissé la place au couple signification-représentation. D'un côté, l'intérêt porté au langage, mais aussi à d'autres systèmes signifiants comme l'art ou la religion, a mis en évidence la diversité et la complexité des processus de signification. De l'autre côté, les développements de l'anthropologie et de l'histoire ont montré la présence irréductible de conceptions du monde, de représentations symboliques spécifiques d'un groupe ou d'une culture. Ce qui apparaît ainsi au premier plan, ce ne sont plus les intentions et les valeurs, mais les systèmes de croyance complexes grâce auxquels l'individu se représente le monde et donne une signification à ses actions. Il ne s'agit pas de reflets d'une réalité mais de constructions symboliques qui sont autant de façon de fabriquer une version du monde (*Ways of Worldmaking*, selon l'expression de N. Goodman).

Quels sont les modes d'existence et d'organisation des systèmes symboliques ? Indiquons les lignes générales d'une sémiologie des formes symboliques qui nous paraît seule capable



d'éviter les apories dans lesquelles sont aujourd'hui enfermées les théories de la signification et de la représentation. Le fait symbolique est doté d'une structure spécifique qui est résumée dans le schéma suivant :



Sous cette forme, le schéma ne fait que reprendre l'analyse de la communication proposée par exemple par K. Bühler. Mais il convient d'en modifier la portée en évitant précisément d'y voir les aspects divers d'une seule réalité qui serait la communication. Un fait symbolique, conduite, parole ou texte, se présente comme phénomène matériel — courbe d'un geste, séquence sonore, signes sur le papier — et c'est cette existence matérielle de données signifiantes qui représente le seul point de départ possible pour l'analyse du symbolique. Mais il ne s'agit pas de les prendre aussitôt comme objet d'une interprétation conçue comme le voulait Dilthey, c'est-à-dire comme « le processus par lequel nous connaissons la vie psychique à l'aide de signes sensibles qui en sont la manifestation ». C'est ici que le psychologisme régnant à la fin du siècle dernier faisait obstacle à la constitution d'une méthode des sciences humaines, car l'interprète serait alors réduit aux cheminements incertains d'une empathie qui devrait lui assurer la coïncidence avec une autre conscience. L'existence matérielle des traces est ce qui garantit la possibilité d'un premier mode d'approche du symbolique : elles constituent des objets dotés de stabilité, et qui donnent prise à l'étude de leurs propriétés et de leurs régularités d'organisation.

Ces traces, qui correspondent à la face matérielle des signes, renvoient à un référent ainsi qu'à une chaîne indéfinie d'autres signes. C'est pourquoi il ne faut pas analyser la signification comme simple association ou correspondance d'un signifiant et

d'un signifié : la signification est un processus. En même temps, le fait symbolique est le résultat d'une production : c'est un homme qui a parlé, qui s'est incliné pour prier, qui a écrit ses Mémoires. Cet homme a voulu dire quelque chose, et c'est ici qu'interviennent les dimensions mises en évidence par les théories des sciences humaines, intentions et valeurs. Si l'on prend au sérieux les différents modes d'existence du fait symbolique global en récusant le modèle de la communication qui aplatit l'un sur l'autre ses diverses composantes, on est conduit à reconnaître la relative autonomie de ses composantes : pourquoi les traces matérielles du processus symbolique garderaient-elles l'empreinte exacte de mon intention de signifier ? Pourquoi, si nous passons maintenant de l'autre côté de notre schéma, le récepteur comprendrait-il la signification de ces traces de la façon dont le producteur l'a lui-même voulue ? La communication est la simplification idéalisée, induite, du processus symbolique, qui efface sa structure constitutive en la réduisant à la technique trompeuse du codage et du décodage d'une information déjà là de tout temps et qui n'attend plus que d'être transmise. La signification n'est pas un être, elle est travail de production symbolique : il est donc incorrect d'isoler les traces sous forme d'un texte par exemple qui correspondrait à un message univoque qui devrait être transmis du producteur A au récepteur B. Le texte n'est que la trace visible du processus, le sommet de l'iceberg qui doit être relié aux autres dimensions du phénomène symbolique. Les stratégies de production et de réception — ou, mieux, de reproduction — font partie du processus symbolique au même titre que le texte. La description adéquate d'un phénomène symbolique comprend donc les trois dimensions de la trace, de la production et de la réception dans leur rapport avec le référent et l'ensemble des signes auxquels ils renvoient.

Nous avons dit tout à l'heure que ce modèle permettait de se débarrasser des apories qui bloquent l'analyse cohérente des faits symboliques. Prenons l'exemple de la signification dans son usage linguistique — ce qui n'est qu'un aspect particulier de la signification au sens large ou symbolisation. La définition la plus courante en linguistique correspond à peu près au modèle proposé par Grice : vouloir dire quelque chose, c'est, pour un locuteur, produire une énonciation avec l'intention de produire

des effets déterminés sur ses auditeurs. L'avantage du modèle est qu'il semble unir de façon simple et cohérente les différentes dimensions du fait symbolique, production, traces et réception : le locuteur a l'intention de produire un effet ; il ne s'agit plus que de s'assurer que cette donnée irréductible sera correctement exprimée, transmise et reconnue. Ce qui sert de paradigme à l'analyse, c'est l'ordre : lorsque A dit à B « Ferme la porte », il énonce une phrase avec l'intention de conduire son interlocuteur à fermer la porte. Mais ce cas peut-il être considéré comme typique ? Il est trompeur en ce que la représentation de l'interlocuteur et de l'acte que l'on cherche à produire est incluse dans le contenu de l'énoncé ; or c'est précisément ce qui met en évidence le caractère représentatif et symbolique — et non purement pragmatique et communicatif — du langage. Un énoncé est une construction symbolique produite par un locuteur et interprétée de façon elle aussi constructive par un récepteur. La signification que donne un locuteur à un énoncé n'est ni transparente ni simple ou univoque. Y aurait-il au moins un sens propre et littéral qui serait comme le plus grand commun diviseur de toutes les significations attribuables à un énoncé ? Rien n'est moins sûr, car nous rencontrons alors toutes les significations « indirectes » — ironie, allusion, sous-entendu, etc. —, dans lesquelles il semble y avoir une distance plus ou moins grande entre ce qui est explicitement dit et ce que le locuteur veut dire, ainsi que tout le champ de l'expression figurée et en particulier métaphorique. Il ne s'agit pas d'en tirer la conclusion qu'un énoncé peut signifier tout et n'importe quoi, mais de constater que le sens littéral, comme la communication d'un message défini, ne sont que des cas limites, des constructions idéales qui peuvent servir de points de référence pour une enquête mais non de modèles pour une analyse. On comprend la portée des distinctions que nous avons proposées : au lieu d'un sens unique, miraculeusement donné, transmis et retrouvé, nous avons autant de stratégies complexes de signification qu'il y a de dimensions dans le fait symbolique total. Je parle et je produis un énoncé qu'entend mon interlocuteur, l'énoncé peut être analysé comme ensemble de configurations renvoyant à des référents et à d'autres signes ; si je veux retrouver le complexe écheveau de significations que lui donnait son producteur, je dois mettre en relation l'énoncé avec la situation et l'activité

symbolique de ce producteur, et il en est de même pour le sens que mon interlocuteur donnera à mon énoncé. Tout produit symbolique, et le langage comme les autres, est constitué de ces trois dimensions — niveau matériel ou neutre des traces, dimension poïétique de la production, dimension esthétique de la réception — dont seule la prise en compte globale conduit à la construction du sens.

Nous avons pris l'exemple du langage, mais le modèle est valable pour les autres réalités symboliques. Soit une décision : j'achète une voiture, je tue mon rival, je change de travail et de lieu de résidence. La décision apparaît comme trace : je donne un chèque au vendeur et je repars en voiture, je tire un coup de revolver et voici qu'un homme mort tombe à mes pieds, je quitte Marseille pour Paris et mon bureau pour un nouveau bureau. Que signifient ces actes ? La seule chose qui reste, ce sont les marques matérielles qu'ont laissées mes décisions — un chèque, une voiture, un cadavre, un camion de déménagement et un changement de décor... La décision, une fois réalisée, est irréductible à ses intentions ou à ses motivations, irréductible en ce que ces intentions n'arrivent jamais à épuiser le sens de la décision, à en expliquer la réalisation. Il faut généraliser ici la notion psychiatrique et psychanalytique de « passage à l'acte » (*acting out*) : toute décision, toute action implique nécessairement passage à l'acte, c'est-à-dire rupture, non avec les systèmes de motivation habituels du sujet, mais avec tout système de motivation. Une décision, un texte sont opaques et rien ne saurait en déterminer absolument le surgissement, qui fait advenir à l'être quelque chose qui n'existait pas auparavant. Il ne s'agit pas ici de liberté ou de déterminisme, d'explication ou de compréhension, mais de cette observation dont il est impossible de se débarrasser : le texte et la décision ne sont pas des reflets d'une intention — intention de dire ou d'agir — préalable, mais le résultat d'une construction, d'une production. Et si je puis proposer des modèles économiques d'une décision, c'est en intégrant l'acte — l'achat et ses traces matérielles — en tant que tel dans le modèle : la théorie de la décision ou une praxéologie économique généralisée découpent un champ homogène qui isole certains aspects du fait symbolique total, mais j'ai toujours à tenir compte des stratégies de l'acheteur aussi bien que des répercussions de l'achat effectué sur les membres

du groupe. Le même modèle s'applique à l'événement historique tel que tente de le décrire l'historien : quand il a eu lieu, je chercherai à rendre compte de l'événement par la rencontre des stratégies symboliques des acteurs mais en prenant garde que l'événement, par son inscription dans le tissu historique, le configure d'une manière originale ; l'événement n'est jamais perçu comme il est agi et l'analyse adéquate devrait faire intervenir niveau neutre — les traces matérielles —, niveau poïétique — les stratégies symboliques de production — et niveau esthétique — les stratégies symboliques de perception et d'intégration de l'événement.

Il importe maintenant de revenir aux relations entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme telles qu'elles apparaissent dans le modèle que nous venons de présenter. Elles peuvent se résumer en deux formules qui expriment l'une les ressemblances et l'autre les différences des deux champs de recherche : dans les deux domaines, l'enquête scientifique est une construction symbolique ; les sciences humaines, qui ont aussi le symbolique comme instrument, l'ont aussi comme objet. Développons d'abord la première thèse : elle signifie que les sciences de la nature, comme les sciences de l'homme, sont des œuvres humaines, le résultat d'un double rapport au monde, le rapport technique du travail et de l'outil, le rapport théorique de la représentation et du concept. La science n'est pas l'enregistrement passif d'un donné déjà là, comme l'ont pensé les épistémologues empiristes, mais une construction complexe. C'est ce qui explique qu'il n'y ait pas de science de la science et que l'on puisse soumettre le travail scientifique aux enquêtes qui caractérisent les sciences humaines : la science a une histoire, où l'on retrouve le même jeu de contraintes et de rythmes que dans toutes les histoires ; elle est produite par des communautés qui ont des intérêts particuliers et qui sont situées dans des cultures particulières ; ses méthodes ne sont en aucun cas réductibles à une logique rigoureuse et formelle (ou formalisable). Les nouveaux thèmes de l'épistémologie qui ont ruiné l'édifice constitué par la conception néo-positive de la science — révolutions scientifiques, sociologie de la science, critique des théories de l'induction — ne sont guère que la reconnaissance et l'acceptation d'un état de choses après tout banal : nous construisons nos représentations du monde. C'est pourquoi



nous préférons interpréter cette situation en termes constructivistes plutôt qu'en termes grossièrement kantien : la question n'est pas de savoir s'il existe par exemple des formes a priori de notre sensibilité qui obligent à séparer absolument noumènes et phénomènes, objets en soi et objets connus, elle est de reconnaître que la connaissance est une production symbolique qui se sert d'outils. Dirait-on que le bâton ou le levier met une barrière infranchissable entre l'objet et le sujet ? Le concept aussi est un outil : il ne nous sépare pas du monde, il est le seul moyen d'y accéder. Les sciences de la nature n'ont pas de privilège d'extraterritorialité : s'il est légitime de construire des modèles plus ou moins explicites, plus ou moins rigoureux, plus ou moins formalisés de certains aspects du travail scientifique, c'est en sachant bien qu'ils ne sauraient en aucun cas donner une connaissance adéquate de ce travail ; de même que la langue naturelle est le métalangage ultime de toute formalisation, de même la logique de la science est en dernier ressort justiciable des méthodes des sciences humaines.

Mais cela veut-il dire que les sciences de la nature sont identiques aux sciences humaines ? C'est une assimilation avec laquelle ont flirté critiques idéologiques de la science et anarchistes méthodologiques et qui sert souvent, *mezzo voce*, à justifier le n'importe quoi, le « laissez faire, laissez passer » qu'il est de bon ton de défendre dans ces disciplines que l'on n'appelle plus sciences humaines que par oxymore. C'est ici qu'apparaît la portée de notre deuxième thèse : les sciences humaines, à la différence des sciences de la nature, ont le symbolique pour objet. Ce qui marque leur spécificité, ce n'est ni le problème de la liberté et du déterminisme, ni le problème de l'âme et du corps ou, si l'on veut, de l'idéal et du matériel, du cerveau et de la pensée, ni le problème de l'intériorité et de l'extériorité, du public et du privé, ni le problème des infra- et superstructures, de l'idéologie et des relations entre la connaissance et les intérêts. Ces thèmes récurrents ne sont que l'ombre portée de mauvaises querelles philosophiques, qui empêchent d'affronter la difficulté centrale des sciences humaines : qu'est-ce que le symbolique et comment l'étudier ? Si les sciences de la nature ont réussi à constituer un édifice relativement cohérent et stable, c'est précisément parce qu'elles ont isolé dans l'existant des îlots qu'elles ont purifiés de toute



adhérence symbolique, sans pouvoir s'en débarrasser complètement puisqu'elles sont elles-mêmes œuvre symbolique. Le défi que lancent les sciences humaines, c'est de dégager dans les pratiques symboliques des territoires restreints où le symbolique puisse être circonscrit, organisé et maîtrisé.

#### 4. SYMBOLES, SIGNES, TEXTES

Le spécialiste en sciences humaines s'occupe de significations et on pourrait lui appliquer exactement ce que L. von Mises dit de l'histoire et de l'historien : « Ce qui compte pour l'histoire, c'est toujours ce qu'ont dans l'esprit les acteurs : le sens attaché par eux à l'état des choses qu'ils veulent modifier, le sens qu'ils attachent à leurs actions, et le sens qu'ils attachent aux effets produits par leurs actions. L'aspect en fonction duquel l'histoire ordonne et assortit l'infinie multiplicité des événements, c'est leur signification » (von Mises, 1985, p. 64-65). Il convient donc de rappeler ce que nous entendons par signification et par symbolique (Molino, 1975 ; 1984 ; 1985a ; 1985b ; 1988). A la suite de spécialistes de l'aphasie comme Head, Piaget a proposé d'appeler fonction symbolique (ou sémiotique) cette « fonction fondamentale pour l'évolution des conduites ultérieures et qui consiste à pouvoir représenter quelque chose (un "signifié" quelconque : objet, événement, schème conceptuel, etc.) au moyen d'un "signifiant" différencié et ne servant qu'à cette représentation : langage, image mentale, geste symbolique, etc. » (Piaget et Inhelder, 1966, p. 40). Cette fonction apparaît chez l'enfant vers un an et demi à deux ans et se manifeste dans des conduites diverses : imitation différée, jeu symbolique, dessin, image mentale et langage. Peu à peu se développent alors les deux grandes familles de substituts symboliques, les substituts motivés (icônes et symboles) et les substituts conventionnels et arbitraires (signes proprement dits). Si l'on passe de l'ontogenèse à la phylogenèse, on ne peut manquer d'être frappé par les convergences qui apparaissent entre les deux développements. Que nous dit aujourd'hui le spécialiste de paléontologie humaine ? Il est tenté de situer dans l'*Homo habilis* les transformations fondamentales qui caractérisent l'hominisation : « On pourrait dire de manière schématique que

ce premier homme apparaît comme un Primate supérieur des savanes sèches, bipède, omnivore opportuniste, artisan et social, malin et prudent, conscient et bavard. L'Homme, dans toutes ses caractéristiques fonctionnelles et comportementales, est là » (Coppens, 1983, p. 120). Même si l'on n'interprète pas littéralement le principe de Haeckel, selon lequel l'ontogenèse est la récapitulation abrégée de la phylogenèse, il n'en demeure pas moins que le parallélisme des deux évolutions est clair. Pourquoi alors ne pas parler, ici aussi, de l'émergence de la fonction symbolique ? Ce point nous paraît essentiel, car il permet — et il est le seul à permettre — la constitution d'une sémiologie, ou analyse des formes symboliques, scientifiquement fondée. Cette discipline, dont on a tant parlé, est encore largement hypothétique et l'on n'a guère réussi jusqu'à présent à lui donner un statut satisfaisant ; linguistique, théorie de la communication ou sémantique structurale n'offrent que des modèles partiels, inadéquats, si l'on entend travailler à une sémiologie authentiquement générale. D'où l'importance des leçons convergentes que l'on peut tirer de la psychologie génétique et de la paléontologie humaine ; il est alors légitime de faire l'hypothèse d'une fonction symbolique commune, qui est à l'œuvre aussi bien dans le développement de l'espèce que dans le développement de l'individu. Son existence assure l'ancrage anthropologique des phénomènes symboliques et permet ainsi de se débarrasser des faux problèmes concernant les rapports du réel et du symbolique : la symbolisation est une propriété essentielle de l'espèce humaine, aussi sérieuse, aussi solide, aussi réelle que les fonctions de nutrition ou de reproduction. Cet ancrage ne garantit pas que la sémiologie soit ou devienne un jour une discipline autonome, mais il fournit une présomption de légitimité et un point de départ. La fonction symbolique n'a rien de mystérieux, même si nous sommes loin d'en comprendre l'organisation, et les « objets mentaux » de J.-P. Changeux nous fournissent une esquisse et un modèle de ce qui pourrait être une neurologie de la fonction symbolique (Changeux, 1983).

Le symbolique est donc un domaine autonome de l'existant, auquel il serait ridicule de refuser *a priori* l'indépendance que l'on accorde plus volontiers à la technique ou à l'organisation économique et sociale. Car aussi bien la technique et la société n'existent que grâce à la présence du symbolique. Le symbole

est un instrument aussi autonome, aussi productif que l'outil. Telle est l'évidence à partir de laquelle seulement peut se construire une théorie générale des processus symboliques. Symbole et outil possèdent en effet de nombreuses propriétés communes, et d'abord en ce qu'ils constituent tous deux une victoire du détour par rapport au réel, comme l'a naguère souligné P. Janet. L'homme, au lieu d'affronter directement le réel, s'en détourne pour mieux en triompher. Qu'est-ce que l'outil, sinon une conduite de détour? Nous retrouvons la même configuration dans le symbole. Au lieu d'être perdu dans l'instant, de baigner dans l'immédiateté de l'ici et du maintenant dans un monde qui n'a ni horizon, ni passé, ni futur, l'homme, dans et par le symbole, organise son expérience en prenant ses distances par rapport au monde : comme l'outil est une distance prise par rapport à l'objet, le symbole est une distance prise par rapport à la réalité. Il y a détour, il y a écart et ainsi il y a possibilité de projection vers le passé (la mémoire) et vers le futur (la rêverie, l'imagination, la création technique, artistique et scientifique). L'animal attaque le réel avec ses griffes : l'homme prend le détour du bâton pour mieux agir sur le réel. Il en est de même pour le symbole : l'homme ne reflète pas le monde, il le construit par le moyen du symbole.

Il n'est pas de notre propos de reprendre la discussion concernant les différentes espèces de substituts représentatifs, signes et symboles. Dans le cadre de la fonction symbolique, ils apparaissent tous comme les différentes espèces d'un même genre et la définition la plus exacte du signe en général est sans doute celle qu'en donnaient déjà les scolastiques : *stat aliquid pro aliquo*, c'est-à-dire : quelque chose est à la place de quelque autre chose, joue le rôle d'autre chose, renvoie à autre chose que lui-même. Le point de départ d'une authentique sémiologie ne peut se trouver que dans une conception du signe qui s'inspire de Peirce : un signe est quelque chose qui représente à quelqu'un quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre que ce soit. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être plus développé. Ce signe qu'il crée, c'est ce que Peirce appelle l'interprétant du premier. Un objet, une réalité quelconque ne peuvent être évoqués que par le recours à d'autres signes, qui

sont les interprétants du signe originel. Il convient de retenir de cette conception les deux principes suivants :

1. Le signe représente son objet, renvoie à un objet, mais seulement par l'intermédiaire d'autres signes, qui en sont les interprétants.

2. Le renvoi d'un signe à d'autres signes est infini. La signification au sens le plus général apparaît alors comme le processus dynamique et indéfini des renvois symboliques. Substituts et renvois symboliques n'existent pas isolés, ils s'organisent en constellations, en ensembles plus ou moins cohérents, que nous appelons, en empruntant l'expression à Cassirer, des formes symboliques.

Le spécialiste de sciences humaines a donc affaire à la signification, aux substituts représentatifs et aux formes symboliques. Comment en rendre compte ? L'analyse ne peut se fonder que sur le mode d'existence et d'organisation du symbolique que nous avons présenté plus haut : le symbolique existe en même temps comme stratégies poétiques — c'est un homme qui a parlé, qui a chanté, qui a écrit —, comme stratégies esthétiques — c'est aussi un homme qui entend, qui lit ou qui regarde ce qui a été produit — et enfin comme traces. C'est la présence de ces traces — ce que nous avons appelé niveau neutre ou matériel d'existence du symbolique — qui permet seule à l'analyse de mordre sur le symbolique. Il existe en effet un véritable dilemme des sciences humaines, que l'on résumera de la façon suivante : le seul objet solide et consistant est représenté par les traces de l'activité symbolique — gestes, phrases, écriture, œuvres d'art —, mais ces traces n'ont de sens que si elles sont rapportées aux stratégies de production et de réception qui en constituent l'indispensable complément. Or ces stratégies sont d'ordre privé et ne sont pas susceptibles d'analyse naturaliste tant que nos connaissances en neurologie sont aussi rudimentaires qu'elles le sont à présent par rapport à la complexité des phénomènes symboliques (et nous laissons ici de côté le problème au fond secondaire du dualisme et de la réduction du symbolique au physiologique). Ce dilemme conduit aux deux directions opposées des méthodes en sciences humaines qui ne sont plus tellement l'explication et la compréhension que l'analyse structurale et l'herméneutique. Pour prendre l'exemple du texte, il s'agit d'un côté d'en chercher la signification dans ses

principes d'organisation, dans les configurations dont il est constitué ; on trouvera de ce côté les analyses linguistiques du texte, les différentes tentatives d'analyse du discours, d'analyse du récit, mais aussi les critiques inspirées par les théories de la déconstruction qui, dans leur recherche des failles, des lacunes, des contradictions d'un texte, ne sont que l'envers d'un structuralisme pur et dur. De l'autre côté, il s'agit soit de retrouver par empathie les intentions de celui qui a produit le texte, soit de laisser s'établir entre le texte et soi un rapport nouveau, irréductiblement enraciné dans la subjectivité de chaque lecteur. La distinction que nous avons proposée entre niveau neutre, stratégies de production et stratégies de réception du symbolique vise précisément à dépasser ce dilemme. L'objet symbolique n'existe que dans sa triple organisation et aucun de ses aspects n'est réductible à l'autre : les configurations internes du texte ne me permettent pas plus de prévoir le sens que lui donnera un lecteur ou celui que lui avait donné son producteur que l'étude des stratégies de réception ne permet de décrire les configurations internes du texte.

Ce triple mode d'existence du symbolique implique-t-il une méthode unique d'analyse pour tous les phénomènes symboliques en dehors précisément de la nécessité de ne laisser en dehors aucun des trois aspects mentionnés ? Certainement pas, car nous retrouvons au sein des sciences humaines la structure d'un savoir ramifié et de domaines hétérogènes : un texte, une œuvre d'art, une maison, un cimetière, une conduite, un rite sont les traces d'une production symbolique et participent ainsi de la structure tripartite que nous avons dégagée, mais n'appartiennent pas à la même espèce de symbolique. Un point en particulier est essentiel : ces différents objets ne signifient pas de la même façon, n'ont pas le même type de signification. Une confusion fréquente consiste à assimiler toute signification à la signification linguistique, et c'est cette confusion qui se trouvait au point de départ des structuralismes et des sémiologies pour lesquels la linguistique était le modèle des sciences humaines : on a ainsi vu soutenir que l'art, la mode ou la culture dans son ensemble étaient des langages ou — réduction plus arbitraire encore — des codes. Or, d'une part la langue n'est pas un code si l'on prend au sérieux la définition stricte du code comme correspondance bi-univoque entre symboles de deux systèmes



de signes, et les œuvres humaines ne sont ni des codes ni des langues (cf. la discussion de la sémiologie d'Umberto Eco dans Nattiez, 1987). Il est donc illégitime de voir partout à l'œuvre le langage et de considérer tout objet signifiant, toute réalité symbolique comme un texte. Il arrive encore souvent en effet que l'on pose, au début d'une enquête, le principe selon lequel le spécialiste d'une science humaine a affaire, dans son domaine, à une espèce de texte : l'historien d'art devant son tableau, l'archéologue devant un monument, le géographe devant un paysage, le sociologue devant un mouvement social sont-ils dans la même position qu'un interprète devant un texte ? On pourrait, pour faire bonne mesure, ajouter que le physicien est devant la nature comme devant un livre écrit — selon la formule de Galilée — en signes mathématiques. Sans nous arrêter à discuter ce dernier exemple, nous pouvons cependant l'utiliser pour dégager deux fonctions possibles de ce que nous appellerons le modèle du texte. Soit il est utilisé de façon métaphorique et heuristique et rien alors ne s'oppose à son utilisation, car on sait bien que les chemins de la recherche passent par des rapprochements nouveaux et féconds entre domaines éloignés. Lorsque André Leroi-Gourhan écrit : « La terre est un livre merveilleux ; malheureusement, le temps l'a écorné, rongé, et il est écrit dans une langue difficile, bien plus difficile que celle des vieux parchemins. Mais les parchemins ne racontent qu'une toute petite partie de l'histoire de notre espèce. Pour connaître le reste, nous n'avons d'autre ressource que de nous pencher sur les archives du sous-sol et de tenter de les lire » (1983, p. 17), il se sert consciemment d'une métaphore à valeur didactique (« Complétons notre comparaison... », *ibid.*, p. 24) ; il sait bien et nous montre dans le détail que ce livre est écrit dans une langue spéciale qui n'est précisément pas une langue au sens strict du terme. Ne donnons qu'un seul exemple, emprunté au champ de recherches du même Leroi-Gourhan : les œuvres d'art pariétal de l'époque néolithique ne parlent pas comme un livre et c'est pourquoi elles ne nous permettront jamais de savoir, à elles seules, ce qu'elles signifiaient pour les hommes du néolithique ; il est inutile de chercher à reconstituer les rites et les mythes qui ont pu leur correspondre, car elles n'ont pas de signification comparable à celle d'une langue et tout ce que l'on peut faire, c'est — sur la voie qu'a frayée



Leroi-Gourhan — dégager des traces qui nous restent des modes spécifiques de fonctionnement d'un autre type de signification. Ce qui apparaît avec cet exemple, c'est la différence fondamentale qui sépare la signification du texte et la signification du monument, œuvre d'art figurative, ville ou temple. Et c'est pourquoi il n'est pas légitime d'utiliser le paradigme du texte de façon littérale et non métaphorique : le champ du symbolique s'organise en processus distincts de signification.

Le paradigme du texte peut être justifié dans une perspective différente. C'est le cas lorsque Paul Ricœur (1986) présente « l'action sensée considérée comme texte ». Pour lui, le texte s'oppose au discours comme la langue parlée à la langue écrite et le modèle du texte comme trace fixée du discours peut légitimement être étendu à l'ensemble des sciences humaines. Le paradigme du texte est caractérisé par

- « 1. la fixation de la signification,
2. sa dissociation d'avec l'intention mentale de l'auteur,
3. le déploiement de références non ostensives, et
4. l'éventail universel de ses destinataires » (*op. cit.*, p. 199).

Or on ne peut accepter ici cette caractérisation du texte écrit ni son application à l'action. D'un côté en effet il existe des formes capitales de langage oral qui ont précisément les propriétés données : il s'agit de ces discours qui sont l'objet d'une transcription grâce à la mémorisation et à la transmission orale. Les traditions, les proverbes, les mythes, les récits ont une signification fixée, dissociée des intentions de l'auteur et ouverte à l'éventail indéfini de ses destinataires. Par ailleurs, on ne voit pas en quoi l'action a sa signification fixée ; la comparaison et l'analogie que pose Ricœur entre l'action et l'acte de langage n'ont rien qui justifie la thèse et il est contraint d'utiliser des métaphores reconnues comme telles : « Dans quelle mesure pouvons-nous déclarer que ce qui est *fait* est *inscrit* ? Certaines métaphores peuvent nous aider en ce point. Nous disons que tel et tel événement a *laissé sa marque* sur son temps. Nous parlons d'événement *marquant...* » (*op. cit.*, p. 193). Deux aspects nous semblent abusivement confondus dans cette analyse : d'un côté il s'agit de traits qui caractérisent tout processus symbolique — distinction des intentions, des significations perçues et de la trace dans son opacité — et pas seulement le texte ; de l'autre côté il s'agit de propriétés nouvelles qui sont

la conséquence de l'écriture ou, plus généralement, de toute transcription graphique (on ne transcrit pas seulement le langage, mais aussi des nombres, des diagrammes, des équations — qui ne sont pas du langage au sens strict du terme).

Ce qui nous conduit à une nouvelle façon de concevoir le paradigme du texte : le texte n'est plus seulement l'objet de l'analyse mais le processus et le résultat du travail scientifique. C'est sans doute la version la plus courante aujourd'hui : un livre d'historien, de sociologue, de politologue ou de critique littéraire sont des textes au même titre que les textes qui leur servent de point de départ. Par un double glissement vers le « mou » — opposé à la science pure et dure —, tout texte se ramène à la littérature et toute production de sciences humaines n'est que littérature, la littérature apparaissant ici avec les deux qualités d'irresponsabilité épistémologique — tout est permis — et d'expressivité esthétique — quel beau style ! Essayons de débrouiller cet écheveau de confusions, qui appartient à la catégorie chère à Paul Veyne du « même pas faux ». En premier lieu, il convient de reprendre un point de l'analyse proposée par P. Ricœur en lui donnant un sens différent : il semble bien que la connaissance scientifique doive passer par la représentation de ses objets et que cette représentation se fasse en particulier par l'intermédiaire de représentations graphiques. Il faut reprendre les profondes analyses de Leroi-Gourhan, selon qui « l'émergence du symbole graphique à la fin du règne des Paléanthropes suppose l'établissement de rapports nouveaux entre les deux pôles opératoires [main-outil et face-langage], rapports exclusivement caractéristiques de l'humanité au sens étroit du terme » : « On peut dire que si, dans la technique et le langage de la totalité des Anthropiens, la motricité conditionne l'expression, dans le langage figuré des Anthropiens les plus récents, la réflexion détermine le graphisme » (1964, p. 262). Dans cette perspective, le problème de l'écriture est totalement transformé : ce qui importe, ce n'est pas l'écriture en tant que transposition plus ou moins exacte du langage oral, c'est l'intrusion du graphisme en général, qui marque une nouvelle étape dans l'équipement intellectuel de l'humanité. Il s'agit de ce que K. Boulding a appelé une « transcription dissociée », « une transcription qui est en quelque sorte indépendante du transcritteur, une communication

indépendante de celui qui communique » (1961, p. 65). L'écriture est un nouvel instrument cognitif, qui ouvre à l'homme la maîtrise de nouvelles techniques intellectuelles, que J. Goody (1979 et 1986) a si bien analysées : la liste, le tableau, la matrice, la logique de l'argumentation et de la preuve, etc. Et ces techniques ont des conséquences essentielles aussi bien en ce qui concerne la vie sociale (bureaucratie, livres et religions de l'écriture, définition de la loi) que dans le domaine de la connaissance : comme l'a montré G.G. Granger (1960), il n'y a pas de science possible sans systèmes graphiques, systèmes de représentation, de notation ainsi que systèmes opératoires d'analyse et de traitement des données. On comprend comment le graphisme est bien plus large que l'écriture au sens strict, qui n'en est qu'un aspect. Les sciences formelles (logique et mathématique) ainsi que les sciences de la nature se sont constituées en élaborant des systèmes graphiques qui ne sont pas des langues analogues à la langue naturelle, mais des systèmes symboliques mixtes où la langue naturelle ne joue que le rôle de métalangage, de commentaire qui prolonge le système en le reliant aux adhérences non explicites du système et à l'ensemble de l'expérience.

Qu'en est-il alors pour les sciences humaines ? Gardons-nous d'abord de généralisations hâtives. Si la majorité des sciences humaines n'ont pas réussi jusqu'à présent à construire des systèmes symboliques cohérents et acceptés de tous, la situation est très différente selon les cas, comme le prouvent les deux exemples de la critique littéraire et de l'économie. Il faut ajouter que l'élaboration d'un système symbolique en tant que tel n'est en rien la preuve de la rigueur d'une discipline : les sciences humaines ont récemment connu beaucoup d'exemples de « formalisations » — qui étaient en réalité de simples représentations par des symboles — qui ne correspondaient en rien à l'état réel de la discipline. Car ce qui importe, c'est le *modèle d'analyse* sur lequel se fonde le chercheur et nous croyons, avec J.-Cl. Gardin, que nous sommes ici à la veille d'une importante mutation dans le domaine des sciences humaines. Trop souvent, en effet, un article de sociologie, d'anthropologie ou de critique littéraire n'explicite pas clairement et — oserai-je le dire ? — honnêtement sa stratégie d'analyse, ses principes, ses étapes, soit grâce à une fuite vers le « haut » — construction d'un

système abstrait loin de l'analyse présentée —, soit grâce à une fuite vers le « bas », dans laquelle l'accumulation des détails empêche de dégager une vue d'ensemble. C'est précisément le but de l'*analyse logiciste* proposée par J.-Cl. Gardin (1987) que de mettre en évidence les opérations par lesquelles l'ethnologue, l'historien ou le critique littéraire en arrivent à leurs conclusions.

Et l'on comprend alors pourquoi les textes de sciences humaines ne sont pas des textes, au sens d'une incarnation du Texte en soi, d'une Textualité absolue qui aurait ses propres règles de validité générale ; il s'agit d'une espèce particulière de textes — ici encore, la distinction est le début de la sagesse —, qui diffère des autres à la fois par son objet et par sa visée : ces textes entendent rendre compte, par quelque méthode que ce soit, de faits humains. Un livre d'histoire, un article d'anthropologie peuvent avoir des qualités littéraires — au sens banal du mot, beauté du style, richesse de l'expérience —, mais ils proposent, plus ou moins explicite, un ensemble de stratégies et de modèles. Il faudra de plus en plus que l'on accepte d'annoncer la couleur, c'est-à-dire d'indiquer, de la façon la plus précise et le plus près possible des opérations effectivement utilisées dans le travail, les principes et les moments de l'analyse. Cet effort d'explicitation aura, croyons-nous, une conséquence immédiate et heureuse : elle conduira à rendre plus complexes et mieux articulés les modèles réels couramment utilisés, qui frappent — du point de vue logique — par leur simplicité presque rustique. Mais cela ne signifie pas que le modèle doive être formel ; l'analyse des faits humains en termes de la langue naturelle ou en termes d'un langage mixte, où les concepts ne sont pas encore dégagés de leurs adhérences à la langue naturelle, a encore de beaux jours devant soi ; encore faut-il qu'elle se fonde sur des raisonnements, sur une argumentation qui, même floue, donne prise à la discussion et à la validation. Concluons qu'un paradigme du texte n'a de sens ni comme objet ni comme processus ou résultat de l'analyse des faits humains : un paysage, bien qu'il signifie, n'est pas un texte et un article de critique littéraire n'est pas de la littérature — précisons aussitôt : n'est pas du moins le même genre de littérature que les autres, si l'on tient à élargir le sens du terme. Je puis apprécier comme littérature un article de Proust mais, en tant que texte critique, il ne m'intéresse que par le modèle

d'interprétation qu'il propose de l'œuvre de Baudelaire ou de Sainte-Beuve.

##### 5. IL N'Y A PAS DE MODÈLE DU TEXTE

Qu'est-ce que le texte — dans l'acception restreinte d'œuvre de langage écrit — et peut-on en donner une définition générale? Nous venons de distinguer au moins deux espèces de textes, les textes objets d'analyse et les textes qui visent à rendre compte des faits humains et, parmi eux, d'autres textes. C'est l'indice du caractère hétérogène des textes, pour lesquels nous ne croyons pas — et c'est la thèse que nous allons développer — qu'il existe de science unique. Nous éprouvons d'abord une difficulté de vocabulaire. On oppose assez naturellement le texte, écrit, au discours, oral; mais où mettre alors, comme nous l'avons vu, ces productions orales qui, transmises par la tradition, ont la fixité du texte religieux ou la variabilité systématiquement réglée des œuvres de style formulaire? Le vide entre le discours et le texte révèle une lacune, non seulement dans le vocabulaire, mais aussi dans la réflexion, et qui a des conséquences importantes dans le champ en particulier de la littérature : on ne définit aujourd'hui la littérature et on ne l'étudie que par rapport à l'écrit; mais comment prétendre à l'édification d'une théorie littéraire ou d'une littérature vraiment générale si l'on ne met pas sur le même plan littératures orales et littératures écrites? Il est vrai que l'écriture a transformé la littérature, mais il faut garder les deux bouts de la chaîne et ne pas oublier l'extraordinaire continuité qui relie les genres littéraires écrits aux genres littéraires oraux : peut-on interpréter l'épopée en la séparant de ses sources orales? Le texte ne s'oppose pas clairement au discours et l'on devine que, pour les partisans d'une Science Magnifique du Texte, il faudrait intégrer dans le domaine de la discipline tout le champ du discours : science du texte et science du discours se fondraient au sein d'une connaissance globale des productions linguistiques, qui ne serait plus limitée comme la linguistique aux énoncés ne dépassant pas la taille de la phrase. Si l'on veut absolument séparer le texte écrit du discours oral, il faut faire la preuve que les propriétés essentielles des deux formes sont distinctes; or il



suffit de réfléchir un instant pour constater que l'hypothèse est sans fondement : quelle différence essentielle y a-t-il entre un proverbe oral et un proverbe écrit, entre un slogan politique écrit et un slogan publicitaire ou politique oral — pendant le triomphe de César ou dans une manifestation contemporaine —, entre une fable dogon et une fable de Phèdre ou d'Aviénus ? Ce qui apparaît aussitôt à l'observateur rigoureux, c'est précisément le besoin de noter ressemblances et différences, ce qui nous conduit encore une fois au constat de l'hétérogénéité.

En admettant même que l'on soit arrivé à résoudre les problèmes concernant les liens entre le texte et le discours, quelle définition pourrait-on donner du texte ? Quelle définition serait à la fois applicable et féconde pour embrasser des textes aussi différents qu'une tragédie de Racine, un article de journal sportif, un traité d'anatomie humaine ou de biochimie, un éditorial politique, un mémoire paru aux comptes rendus de l'Académie des sciences, un roman et une thèse d'histoire ? Je crois qu'il suffit de poser la question pour comprendre que la réponse ne saurait être que négative et qu'il ne peut y avoir de définition intéressante du texte en général. C'est pourquoi les définitions proposées sont abstraites, générales — ce qui n'est pas un mal en soi —, mais aussi vagues et inutilisables dans l'analyse effective des textes ; elles ne font que broder, de façon plus ou moins brillante, autour de l'idée de totalité organisée : le texte forme un tout, il est cohérent, il a une direction, etc. Mais ce qui intéresse l'interprète, c'est précisément son type spécifique d'organisation : si je veux rendre compte d'un poème de Mallarmé, je ne m'attends pas à trouver la même construction que dans un roman de Zola et cela vient de ce que — pour employer une formule banale mais profondément juste — ils ne parlent pas de la même chose. Et nous en arrivons ainsi à l'erreur initiale des théories dans lesquelles la cohérence du texte se fonde sur sa nature linguistique. C'est se tromper en même temps sur le texte et sur le langage : le langage est un instrument de connaissance et de communication, mais il est utilisé dans des stratégies de connaissance et de communication qui ne sont pas de nature linguistique. La logique d'un théorème n'est pas linguistique, pas plus que l'argumentation d'un discours ou l'intrigue d'un roman. On s'excuse de rappeler ces

banalités que les partisans d'un impérialisme linguistique s'ingénient à oublier : le langage et le texte parlent du monde et, à travers eux, s'expriment toutes nos stratégies cognitives. Une des grandes leçons de la documentation automatique naguère et de l'intelligence artificielle aujourd'hui est dans la nécessité où nous nous trouvons de passer à une conception inférentielle de l'utilisation du langage. On sait que, si l'on veut enseigner à un ordinateur à « comprendre » une histoire, il faut lui fournir des « scripts » qui lui permettent d'« interpréter » une phrase aussi simple que : il est parti du restaurant sans payer (Schank et Abelson, 1977). Or il s'agit là de connaissance du monde et de logiques des situations et cela n'a que peu à voir avec l'organisation proprement linguistique : le langage ne présente que les traces de ces opérations et de ces logiques et, pour rendre compte de la distribution et de l'organisation de ces traces, il faut sortir du langage et de la linguistique. Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit d'étendre le champ de la linguistique, car on aboutirait ainsi à l'idée absurde que cette discipline se confond avec la Science Universelle.

Il faut donc prendre acte de l'hétérogénéité des textes et de la diversité des façons dont ils sont organisés. Ce qu'ils ont en commun, c'est d'être œuvre de langage, et c'est en ce sens — et en ce sens seulement — que la linguistique, servante et non maîtresse, peut aider à décrire les traces que laissent ces différents types d'organisation. Par ailleurs, comme toute œuvre symbolique, les textes sont analysables selon les trois dimensions que nous avons distinguées plus haut, dimension de production, dimension de réception et niveau neutre. Nous reviendrons tout à l'heure sur la portée de ce triple mode d'existence en ce qui concerne l'analyse du texte littéraire, mais nous voudrions pour l'instant montrer qu'il concerne aussi les logiques textuelles. Nous prenons un exemple extrême, et particulièrement intéressant à cause de cela, celui de la démonstration mathématique. Si l'on peut dire, selon la formule des Bourbaki, que la notion de démonstration n'a pas changé depuis les Grecs, ce n'est sans doute vrai qu'avec les réserves et les nuances qu'implique ce triple mode d'existence : si la notion de méthode déductive est fondamentalement la même chez les Grecs et aujourd'hui, ce n'est qu'en tant qu'idée régulatrice, puisque nous ne nous satisfaisons plus des éviden-

ces ou des étapes qui fondent une démonstration d'Euclide ou, plus près de nous, des premiers praticiens du calcul infinitésimal ; et c'est pourquoi nous « interprétons » autrement les démonstrations d'Euclide ou de Leibniz. De même, nous pouvons interpréter la logique d'Aristote soit en la retraduisant — et en la déformant — dans les termes de la logique contemporaine (Lukasiewicz, 1957), soit en essayant, par une complexe reconstruction philologique et philosophique, de « comprendre le *sens* aristotélicien de cette théorie », les concepts modernes n'étant utilisés que « comme *outils* pour décrire le système d'Aristote » (Granger, 1976, p. 107). Nous retrouvons bien, dans le cas de la logique et des mathématiques, la structure tripartite que nous avons dégagée.

S'il y a plusieurs espèces de textes dont les modes d'organisation sont différents, on comprend que le travail d'analyse doit partir du bas, c'est-à-dire de la variété des textes pour les classer en familles plus homogènes dans lesquelles l'interprète pourra mettre en évidence des logiques analogues. D'où l'importance de ces deux moments de toute enquête scientifique que les sciences humaines ont trop souvent ignorés ou sous-estimés, la description et la classification. Nous allons maintenant voir comment se posent les divers problèmes de l'analyse et de l'interprétation dans le cas d'un type de texte particulier, le texte littéraire. Mais on ne peut échapper à une difficulté préliminaire, celle de son existence même : car, pour parler du texte littéraire, il faut être sûr qu'il existe quelque chose comme la littérature. Or le concept de littérature est flou, variable selon les cultures ; il mériterait à lui seul une analyse comparative et rien ne garantit que cette notion vécue soit un point de départ satisfaisant pour l'étude d'un texte. Restreignons encore notre corpus : nous sommes devant un poème, devant un conte. Qu'est-ce donc qu'interpréter ces textes ? Je lis les premières phrases de *Sarrasine*, la nouvelle maintenant célèbre de Balzac :

J'étais plongé dans une de ces rêveries profondes qui saisissent tout le monde, même un homme frivole, au sein des fêtes les plus tumultueuses. Minuit venait de sonner à l'horloge de l'Elysée-Bourbon. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et caché sous les plis onduleux d'un rideau de moire, je pouvais contempler à mon aise le jardin de l'hôtel où je passais la soirée.

Je me pose maintenant la question : que signifient ces lignes ? Une constatation s'impose : je peux poser à ce petit texte une infinité de questions, issues des diverses disciplines qui s'intéressent aux textes de leur point de vue particulier. L'historien de la langue s'interrogera sur l'état de langue dans lequel s'inscrit le texte, le stylisticien sur l'utilisation personnelle que Balzac fait de la langue de son temps, l'historien sur la géographie sociale qui est implicite dans l'évocation d'un bal situé en 1830 dans le quartier de l'Elysée-Bourbon (Barbérès, 1971), etc. Ce qui apparaît ici, c'est la stratification complexe du texte ; il ne constitue pas une unité, un système cohérent qui devrait correspondre à un sens bien déterminé, mais un ensemble hétérogène de données appartenant à des couches elles aussi diverses. En utilisant un langage métaphorique, on dira que le texte ressemble à un terrain où les couches géologiques se sont inextricablement mêlées. Les historiens, à la suite de F. Braudel, ont mis en évidence la temporalité multiple de l'histoire : il n'y a pas un temps unique, mais un rythme enchevêtré de plusieurs temporalités distinctes. On aboutit ainsi à l'hypothèse fondamentale selon laquelle un texte, pas plus qu'une autre réalité empirique, n'est un objet simple dont il faudrait découvrir la signification. La première méthode proprement scientifique d'analyse de texte, la philologie, si l'on prend ses leçons au sérieux, manifeste bien son caractère éclaté. Prenons un des chefs-d'œuvre de la philologie classique, l'édition du livre VI de l'*Enéide* par Eduard Norden ou celle de l'*Héraklès* d'Euripide par Wilamowitz-Moellendorf ; comme on le sait, à chaque vers du texte correspondent plusieurs lignes, plusieurs notes, et même plusieurs pages, qui posent aux mots du texte toutes sortes de questions : authenticité ou inauthenticité, variantes des manuscrits, modèles et sources, parallèles, éclaircissements divers portant sur la versification, la forme et le sens des mots, les tournures syntaxiques, les thèmes, etc. On saisit alors l'erreur de perspective qui conduit le plus souvent le linguiste à discuter de la signification et de l'interprétation à partir d'un exemple trompeur, celui d'une phrase isolée de son contexte, du genre cher aux logiciens : *le chat est sur le paillason*. Il semblerait dans ce cas que les problèmes d'interprétation soient simples, pouvant ainsi rapidement conduire aux questions qui intéressent particulièrement le logicien et qui sont les questions



concernant la vérité ou la fausseté de l'énoncé. Les premières lignes du récit de Balzac que nous avons citées nous mettent en face de problèmes beaucoup plus redoutables, d'abord parce qu'il s'agit d'un texte et non d'une phrase, et ensuite parce que la signification en apparaît comme irréductiblement complexe. Car, lorsqu'il s'agit d'un texte, la question de la signification change de sens. Les phrases du texte appartiennent à un genre particulier, le récit de fiction, et, lorsque nous les lisons, nous nous fondons sur une propriété essentielle du langage : il a une portée « ontologique », c'est-à-dire qu'il fait surgir des êtres et des relations (Molino, à paraître). En lisant ces lignes, je pose — selon une modalité particulière, celle de la fiction « réaliste » du XIX<sup>e</sup> siècle — l'existence d'un narrateur à la première personne qui se situe et me fait entrer dans un bal vraisemblable, possible, qui aurait pu avoir lieu dans le Paris de 1830 et dans le quartier de l'Elysée-Bourbon. Le récit, selon la formule profonde d'Aristote, représente des hommes en action. Lire un récit, c'est donc entrer, selon les directives d'ordre scénographique que nous donne le romancier, dans un quasi-monde, analogue de notre monde pour lequel nous complétons, grâce à notre savoir, les indications lacunaires du narrateur.

Y aurait-il alors quelque chose comme une signification littérale qui constituerait le point de départ et le point de référence de toute signification ? Il est possible d'en poser l'existence, mais en précisant aussitôt que cette signification littérale n'est jamais donnée, c'est quelque chose comme un idéal régulateur et qu'il faut construire. C'est un modèle complexe, une théorie de la signification et, en tant que telle, soumise à un processus constant d'hypothèses et de révisions. Et cela parce que les mots ont plusieurs sens, changent de sens et, par ailleurs, correspondent à des entités que nous ne connaissons pas ou que nous ne connaissons plus. Quel est le sens propre de la phrase « Minuit venait de sonner à l'horloge de l'Elysée-Bourbon » ? La linguistique seule ne saurait l'établir, car le langage renvoie au monde, à un ensemble de mondes possibles. Si une note philologique ne précise pas ce qu'était l'Elysée-Bourbon dans le Paris de 1830, je comprends le texte d'une façon totalement nouvelle, car la référence risque de ne plus être la même. Pas plus qu'il n'y a de sens littéral donné, il n'y a de liste établie une fois pour toutes de « codes » qui



constitueraient, comme le soutenait R. Barthes dans *S/Z*, les dimensions d'un réseau de significations valable pour tout récit. Si l'on veut décrire la situation en termes pathétiques, on dira que le texte est disséminé, brisé, ou étoilé. La conclusion plus prosaïque que nous préférons en tirer est que le texte est complexe : il faut donc élaborer des modèles descriptifs qui soient adéquats pour décrire cette complexité.

Pour la tradition de la philologie et de l'histoire littéraire, il y a un sens littéral qui l'emporte sur les autres et qui est, en fait, le seul à mériter proprement ce nom, c'est le sens de l'auteur et de son époque. C'est ce sens que E.D. Hirsch a récemment proposé comme norme d'interprétation d'un texte (Hirsch, 1967). Mais est-il sûr que l'on puisse reconstruire de façon fondée le sens intentionnel du texte littéraire ? C'est toujours l'analyse linguistique des énoncés simples qui est un mauvais guide. Lorsque je dis « Ferme la fenêtre », je suis naturellement porté à croire que j'ai voulu dire quelque chose de précis. Mais lorsque Balzac écrit *Sarrasine*, veut-il dire quelque chose ? Il faut faire éclater la notion de signification et, par ailleurs, se souvenir que le langage, surtout dans ses usages littéraires mais sans doute aussi dans son usage courant, est moins communication que production. La recherche de la ou plutôt des significations intentionnelles doit se faire dans le cadre de ce que nous appelons une « poétique » (Molino, 1988b) : lorsque j'écris un conte, un poème, est-ce que je veux signifier quelque chose comme je veux signifier lorsque je dis « Ferme la porte » ? Avec des lectures, des expériences personnelles, des réminiscences de tout ordre, je *fabrique* un texte. Le rapport entre intentions et résultat est un problème, ce n'est pas une solution. Prenons un des cas à première vue les plus favorables, celui du roman à thèse. Zola, rédigeant l'Ebauche de *Germinal*, donne bien à son œuvre une signification globale : « Ce roman est le soulèvement des salariés, le coup d'épaule donné à la Société, qui craque un instant : en un mot la lutte du capital et du travail » (Zola, 1964, p. 1825). Mais est-ce bien *la* signification intentionnelle du livre ? Certainement pas, car la mise en intrigue, la création des personnages, leur présentation, leurs rapports, leur évolution apportent des éléments irréductiblement nouveaux : comme la plume échappe à celui qui écrit et lui fait écrire autre chose que ce qu'il voulait, le personnage — selon une remarque souvent

faite par les romanciers — échappe à son créateur. Les études de genèse — ou de poïétique littéraire, comme nous préférons dire — visent donc moins à dégager la ou les significations du texte qu'à reconstituer les « décisions poïétiques » qui lui ont donné naissance. Comme l'a admirablement montré E. Gilson, toute production est opaque en ce qu'elle est irréductible à une signification ou à un ensemble déterminé de significations : « Il n'y a d'art que là où, pour l'essentiel, et comme dans sa substance même, l'opération ne consiste ni à connaître ni à agir, mais à produire et fabriquer » (Gilson, 1963, p. 32). La production n'est pas transparente à elle-même, parce que, « dans l'ordre du faire, savoir est pouvoir » (*op. cit.*, p. 81). La poïétique littéraire doit donc élaborer des modèles de création qui ne nous révéleront pas *la* signification du texte mais des stratégies de production dans lesquelles des significations diverses et partielles accompagnent les étapes de la fabrication. Ces significations lacunaires attachées à la genèse peuvent d'autant moins servir de norme d'interprétation qu'elles ne sont pas nécessairement conscientes ; si l'on met en évidence des organisations psychiques inconscientes dont la trace se perçoit dans l'œuvre, comment et à quel titre pourraient-elles s'imposer comme norme ? La poïétique est une branche de l'étude des significations, elle ne peut à elle seule servir de règle d'interprétation.

On entend souvent par sens intentionnel ou sens de l'auteur quelque chose d'un peu différent : ce sera l'ensemble des significations perçues et exprimées par les contemporains du créateur. En faire l'inventaire est un but légitime et une entreprise nécessaire, mais il faut dès l'abord reconnaître que l'on est passé à une autre dimension d'existence de l'œuvre symbolique, la dimension de la réception (esthétique). Il s'agit ici d'un simple constat, mais dont on ne mesure pas toujours la portée : c'est un fait que toute œuvre littéraire, comme tout texte, est interprétée de façon différente par des lecteurs distincts, et cela non seulement à des moments différents de l'histoire mais aussi à une même époque. Il suffit de se souvenir des grandes querelles dont a gardé trace l'histoire littéraire pour en être persuadé et notre expérience de lecteur d'aujourd'hui conduit à la même observation : le texte n'est pas accompagné d'un mode d'emploi qui imposerait une interprétation et chaque

lecteur prélève un certain nombre d'éléments à partir desquels il en construit une représentation. Rappelons à cet égard l'expérience extraordinaire d'I.A. Richards qui proposait à ses étudiants de commenter une série de poèmes sans indication d'auteur ni de date : le buissonnement sans garde-fou des commentaires montre bien la liberté dont jouit l'interprète dans ses lectures (Molino, 1984). Rien n'est encore aussi mystérieux que cette conduite si courante — et à première vue si simple — qu'est la lecture avec son cortège d'interprétations. C'est sans doute parce que la théorie littéraire répugne à se soumettre aux contraintes de l'enquête expérimentale : le psychologue, le psycho-sociologue, l'historien des mentalités ont à faire entendre leur voix pour nous aider à comprendre ce qu'un lecteur voit, comprend et retient dans un texte. Et il est certain qu'il existe une grande variété de stratégies de réception, qui se distribuent selon le temps, selon les dimensions de l'espace social et des personnalités individuelles. Les œuvres changent sans cesse de sens, mais faut-il alors dire que c'est la réception sociale qui constitue le sens du texte ? Pas plus que les stratégies de fabrication, les stratégies de réception ne sauraient servir de norme d'interprétation. Nous avons ainsi, aux deux pôles de la production et de la réception du texte, deux voies d'enquête descriptive sans valeur prescriptive. Pour faire apparaître la situation sous la forme la plus claire, il faut ajouter que, du côté de l'interprète, aucune barrière ne saurait être mise pour limiter la liberté du commentaire. Interpréter, c'est toujours, selon la formule de Heidegger, faire violence au texte et rien ne fixe les bornes de cette violence : des exemples aussi divers que l'interprétation des oracles, des textes religieux révélés, des textes juridiques montrent comment se constituent de véritables pratiques institutionnelles de l'interprétation qui ont chacune des principes et des règles dont il est impossible *a priori* de préciser les contraintes et la latitude qu'elles laissent au jeu de l'exégèse. Il est intéressant de noter la possibilité d'une pratique, qui, à certains égards, apparaît comme une procédure générale d'interprétation : il s'agit de mettre en correspondance systématique un texte quelconque avec un autre texte quelconque et, comme l'a fait par exemple J. Derrida, de lire l'un avec l'autre, l'un par l'autre, un texte de Hegel et un texte de J. Genet. Exemple extrême à première vue, mais, lorsque nous

cherchons à appliquer un texte juridique à un cas concret, un texte religieux ou traditionnel à une situation vécue (lecture de la Bible ou *sortes virgilianae*), nous nous livrons en fait à la même opération d'*application*, au sens de mise en correspondance de deux configurations — textuelles ou vécues — distinctes. C'est là, croyons-nous, une démarche fondamentale de l'esprit, que l'on retrouve aussi bien dans la métaphore que dans la construction de modèles ou dans la pensée analogique. Il n'y a pas de limite à l'interprétation.

Alors, peut-on dire tout ou n'importe quoi ? L'interprétation n'est-elle soumise à aucune contrainte ? Il est vrai que l'interprète peut dire ce qui nous apparaît comme n'importe quoi, mais c'est ici qu'apparaît un nouveau personnage, l'analyste. Fondamentalement, ce dernier est du même côté que l'interprète, du côté de la réception — de l'esthétique —, mais son attitude est différente : il cherche non à interpréter le texte mais à en rendre compte. Se produit alors le décrochage entre interprétation et analyse que se sont souvent acharnés à faire oublier les partisans d'une confusion irrémédiable entre critique et littérature. Le géologue aime se promener et voir affleurer les couches de terrain qu'il étudie, il n'analyse pas ses échantillons avec le seul motif de l'amour ou du plaisir de la pierre ; avec les instruments dont il dispose, il observe, décrit, fait des hypothèses, théorise et expérimente. Qu'est-ce qui empêche le critique littéraire d'agir de la même façon ? Je puis, comme lecteur, aimer Racine, Voltaire ou Proust, cela ne suffit pas pour faire de moi un critique, pas plus que la rédaction d'un article critique ne fait de moi un écrivain : j'observe, je construis des modèles et j'écris pour rendre compte de ce que j'ai voulu faire et des résultats que j'ai obtenus. Et ce décrochage se manifeste en ce que j'ai non seulement à étudier le texte, mais aussi les stratégies de production qui lui ont donné naissance et la diversité des interprétations auxquelles il a donné lieu. Le texte est bien constitué par les trois niveaux d'existence que nous avons distingués : traces noires du niveau neutre, stratégies de réception et stratégies de production. Analyser le texte, c'est étudier chacune des trois dimensions et les confronter sans cesse l'une à l'autre. Il ne s'agit pas de privilégier le sens intentionnel de l'auteur, les significations qu'ont données au texte ses contemporains ou l'application que

nous en faisons aujourd'hui, mais de penser à la fois le texte, sa production et sa réception.

Le texte pur, dans sa matérialité nue, n'a pas non plus de privilège, car il n'a pas de structure simple, et c'est l'erreur de tous les structuralismes d'avoir voulu réduire la complexité de l'objet à une organisation plus ou moins formelle qui en épuiserait la signification. Le texte, dans l'état actuel de nos connaissances et de nos méthodes, n'est ni unilinéaire ni transparent : l'analyste peut y mettre en évidence un nombre indéfini de configurations. Le texte est complexe et hétérogène : il faut s'y résigner et le travail sérieux peut alors commencer. L'interprète-analyste pose des questions au texte ; à lui de construire et de proposer des modèles précis et validables pour y répondre.

#### RÉFÉRENCES

- Barbérís, P., 1971 : « A propos du S/Z de Roland Barthes », *Année balzacienne*.
- Barthes, R., 1970 : *S/Z*, Paris, Seuil.
- Boulding, K., 1961 : *The Image*, The University of Michigan Press.
- Changeux, J.-P., 1983 : *L'homme neuronal*, Paris, Fayard.
- Coppens, Y., 1983 : *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Paris, Fayard.
- Davidson, D., 1985 : « On the Very Idea of a Conceptual Scheme », in J. Rajchman et C. West, *Post-Analytic Philosophy*, Columbia University Press.
- Derrida, J., 1974 : *Glas*, Paris, Galilée.
- Fish, St., 1980 : *Is There a Text in This Class ?*, Cambridge, Harvard University Press.
- Gardin, J.-C. (J.-C. Gardin, M.-S. Lagrange, J.-M. Martin, J. Molino, J. Natali-Smit), 1987 : *La logique du plausible*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme.
- Gilson, E., 1947 : *Réalisme thomiste et critique de la connaissance*, Paris, Vrin.
- 1963 : *Introduction aux arts du Beau*, Paris, Vrin.
- Goodman, N., 1978 : *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett.
- Goody, J., 1979 : *La raison graphique*, Paris, Minuit.
- 1986 : *La logique de l'écriture*, Paris, A. Colin.
- Granger, G.G., 1960 : *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier.



- 1976 : *La théorie aristotélicienne de la science*, Paris, Aubier.
- Grice, H.P., 1957 : « Meaning », *Philosophical Review*, LXVI.
- Hacking, I., 1983 : *Representing and Intervening*, Cambridge University Press.
- 1985 : I. Hacking, « Styles of Scientific Reasoning », in J. Rajchman et C. West, *Post-Analytic Philosophy*, Columbia University press.
- Hirsch, E.D., 1967 : *Validity in Interpretation*, New Haven-Londres.
- Leroi-Gourhan, A., 1964 : *Le geste et la parole. I. Techniques et langage*, Paris, A. Michel.
- 1983 : A. Leroi-Gourhan, *Les chasseurs de la préhistoire*, Paris, A.-M. Métailié.
- Lukasiewicz, J., 1957 : *Aristotle's Syllogistic*, Oxford University Press (2<sup>e</sup> édition).
- Molino, J., 1975 : « Fait musical et sémiologie de la musique », *Musique en jeu*, n° 17.
- 1984 : « L'expérience d'I.A. Richards. De la critique nue au mode d'existence de l'œuvre littéraire », *Poétique*, 59.
- 1985a : « Per una semiologia come teoria delle forme simboliche », *Materiali filosofici*, 15.
- 1985b : « Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique », *Philosophiques*, XII, 1 et 2.
- 1988a : « André Leroi-Gourhan, le langage et le symbolique », in *André Leroi-Gourhan ou les Voies de l'homme*, Paris, A. Michel.
- 1988b : « Pour la Poïétique », *Texte*.
- à paraître : « L'ontologie naturelle de la poésie ».
- Nagel, E., 1961 : *The Structure of Science*, Londres, Routledge et Kegan Paul.
- Nattiez, J.-J., 1987 : *Musicologie générale et sémiologie*, Paris, Bourgois.
- Norden, E., 1984 : *Vergilius, Aeneis Buch VI*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Piaget-Inhelder (J. Piaget et B. Inhelder), 1966, *La psychologie de l'enfant*, Paris, P.U.F.
- Putnam, H., 1984 : *Raison, vérité et histoire*, Paris, Minuit.
- Ricœur, P., 1986 : *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil.
- Rorty, R., 1985a : « Solidarity or Objectivity? », in J. Rajchman et C. West, *Post-Analytic Philosophy*, Columbia University Press.
- 1985 b : « Texts and Lumps », *New Literary History*, XVII, 1.
- Schank-Abelson (R. Schank et R. Abelson), 1977, *Scripts, Plans, Goals and Understanding*, Hillsdale, Erlbaum.
- Searle, J.R., 1983 : *L'intentionnalité*, Paris, Minuit.

- Taine, H., 1864 : *Histoire de la littérature anglaise*.  
Von Mises, L., 1985 : *L'action humaine*, Paris, P.U.F.  
Wellek-Warren (R. Wellek et A. Warren), 1963, *Theory of Literature*,  
3<sup>e</sup> édit., Penguin Books.  
Wilamowitz-Moellendorff, U. von, 1959 : *Euripides' Herakles*,  
Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.  
Zola, E., 1964 : *Germinal*, in *Les Rougon-Macquart*, Gallimard,  
Bibliothèque de la Pléiade, t. III.